

Préface

Autrefois, j'en voulais à ma mère parce qu'elle n'avait rien fait pour me protéger quand j'étais petite, mais j'ai fini par prendre conscience qu'elle avait ses propres problèmes et, à présent, je suis seulement triste pour elle. Ce qui m'a permis de changer de point de vue, c'est que je suis devenue mère à mon tour. Je sais que je fais vraiment de mon mieux pour veiller sur mon enfant, je pense que c'est une question d'instinct naturel. Alors, je suppose que ma mère a dû elle aussi faire de son mieux.

J'aurais préféré raconter mon histoire sans parler d'elle, et, plus particulièrement, sans émettre de critiques à son sujet. Mais parce que la majeure partie de mon récit aborde les violences que j'ai subies pendant mon enfance, ne pas évoquer ma mère aurait donné l'impression qu'elle était totalement absente de ma vie. Ce qui n'est pas vrai. C'est pourquoi je vais raconter mon histoire exactement comme elle est arrivée.

Il y a toutes sortes de raisons qui font que les gens deviennent des victimes. Dans mon cas, c'est en partie parce que je souffre d'une forme d'autisme dite « syndrome d'Asperger », ce qui signifie que j'ai « des

difficultés non négligeables en matière d'interaction sociale et de communication non-verbale ». En d'autres termes, si quelqu'un se dit mon ami, par exemple, je le crois, même si sa manière de me traiter n'a rien d'amical.

L'amitié a joué un rôle important dans ma vie, d'abord parce que, pendant longtemps, mes « difficultés en matière d'interaction sociale et de communication non verbale » impliquaient une incapacité à faire la différence entre amis et ennemis. Me faire des amis était l'une des choses que je souhaitais le plus ardemment quand j'étais petite, alors même que j'ignorais totalement comment m'y prendre.

Je ne pourrai jamais effacer ce qui m'est arrivé après l'âge de onze ans. Je sais que certains événements continueront d'exercer une influence sur moi pendant le reste de ma vie, mais je me bats vraiment avec force pour ne pas oublier que je ne suis pas la personne mauvaise que je croyais être dans mon enfance.

Quand vous avez été victime de violences comme je l'ai été, il est vital de refuser de vous définir comme mauvais ou mauvaise, simplement parce que vous avez enduré de mauvaises choses. C'est pour cela que je tiens à vous raconter mon histoire. J'espère qu'elle aidera d'autres personnes à comprendre que ce qu'on vous *fait* n'a rien à voir avec ce que vous *êtes*.

J'avais deux ans lorsque nous emménageâmes avec ma mère dans l'appartement qui devint bientôt un véritable asile de nuit pour ses amis fumeurs d'herbe. Je n'y avais pas de chambre à moi : je dormais là où je m'écroulais chaque soir, généralement sur le canapé ou à même le sol du séjour.

Heureusement, les amis de ma mère étaient plutôt gentils avec moi et il y avait toujours quelqu'un qui avait envie (et qui était capable) de me nourrir lorsque j'avais faim ou de me donner un bain. D'après mes souvenirs, j'étais donc parfaitement heureuse. Jusqu'à ce que j'entre à l'école.

Dans la mesure où je parlais du principe, comme le font tous les enfants, que la manière dont nous vivions était « normale », l'école représenta un véritable choc, pour de multiples raisons. Comme je n'avais pas fréquenté d'autres enfants auparavant, j'ignorais comment me faire des amis, voire comment *jouer* avec les autres. De plus, je n'avais pas l'habitude d'être grondée comme je le fus, dès le premier jour, lorsque la maîtresse se mit à crier parce que je n'avais pas fait ce qu'elle m'avait demandé de faire.

Je n'étais ni désobéissante ni méchante, mais je ne comprenais pas ce qu'elle voulait. Avec ma mère et ses amis, j'étais habituée aux ordres simples : « Arrête ! », « Mange ! », « Va te coucher ! » ; et les consignes que la maîtresse adressait collectivement à la classe me déroutaient, quand il ne s'agissait pas de phrases aussi complexes que : « Malheureusement, nous ne pourrons pas sortir aujourd'hui en récréation parce qu'il pleut des cordes », qui me paraissaient absolument dénuées de sens.

Quels que soient les efforts que je fournissais pour comprendre ce que j'étais censée faire, cela ne correspondait jamais à ce qu'on attendait de moi. Ainsi, je m'attirais constamment des ennuis et je me sentais malade d'appréhension. Bref, dès le départ, l'école s'annonça mal.

Je détestais aussi que l'école m'éloignât de ma mère et, de ce fait, bouleversât mes habitudes – ce qui est sans doute le cas pour la plupart des autres enfants. Je n'ai pas de souvenirs précis de ma mère quand j'étais toute jeune, mais je savais qu'elle était toujours là, au moins mentalement sinon physiquement, et je n'avais jamais passé une seule nuit loin de chez moi. À cette époque, ma mère et moi avions une relation très fusionnelle et, si cela peut paraître étrange ou dysfonctionnel, pour moi, c'était compréhensible et familier. Par exemple, je savais quand elle était furieuse et, en général, je savais pourquoi ; de même, elle savait comment s'adresser à moi pour que je comprenne ce qu'elle voulait sans que cela déclenche un court-circuit dans ma tête bizarrement connectée.

En revanche, je ne comprenais pas les enseignants et, parce qu'ils ne me comprenaient pas non plus, ils me

laissaient souvent dans un coin, au sens figuré comme au sens propre, ce qui faisait que je me sentais piégée et que je paniquais. Par conséquent, les professeurs et moi avons développé une relation d'hostilité, d'autant que, loin d'essayer de rectifier le tir, ma mère semblait vouloir en rajouter. Après avoir été ravie de laisser d'autres personnes s'occuper de moi lorsque nous avons emménagé dans cet appartement, toujours envahi par ses amis drogués ou alcooliques, elle avait décidé que le moment de mon entrée à l'école se ferait dans un climat conflictuel. À cette époque-là, elle aurait voulu que ce soit juste « elle et moi contre le monde entier ». Elle n'appréciait peut-être pas l'influence qu'elle imaginait mes professeurs avoir sur moi ou c'était peut-être sa manière de se venger de tous les enseignants qui, comme elle me l'affirmait, ne l'avaient pas aimée quand elle-même était petite.

Moi, je refusais les conflits. Tout en essayant, en vain, de ne pas fâcher les professeurs, je regrettais de ne pas être comme les autres élèves qui paraissaient capables d'exécuter des consignes qui me semblaient indéchiffrables ou démesurément complexes. Cela ne faisait guère de temps que j'allais à l'école lorsque je me dis qu'il devait y avoir quelque chose qui n'allait effectivement pas chez moi, que j'étais sans doute « attardée » comme me le disait souvent ma mère. Cela me rendit encore plus anxieuse d'apprendre à me conduire comme les autres enfants pour éviter d'aller dans ce genre d'école spéciale que ma mère m'avait décrite, où on envoyait les enfants qui n'étaient pas « normaux ».

Même lorsque fut posé le diagnostic de syndrome d'Asperger, une maladie que l'on ne pouvait, semblait-il,

pas soigner, ma mère ne broncha pas, préférant encore me savoir « attardée », persuadée qu'elle était qu'il suffisait que je fasse des efforts pour guérir. Me pousser vers la normalité en refusant d'accepter mon problème semblait être son but ; ou bien espérait-elle tout simplement que, quel que soit le problème, il suffisait de ne pas y penser pour qu'il disparaisse.

Mais il ne disparut pas. Il empira au point que, pour finir, je me retrouvai dans un tel état de confusion, de solitude et de détresse que j'aurais fait pratiquement n'importe quoi pour obtenir l'amour et l'approbation de ma mère, ou pour me faire un seul ami. Et c'est là que les choses commencèrent à tourner vraiment mal, parce que le manque cruel d'affection met n'importe quel enfant dans une situation potentiellement dangereuse, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'un enfant qui, comme moi, est déjà vulnérable pour d'autres raisons.

Ce n'est que lorsque je commençai à aller à l'école que je pris vraiment conscience que je n'avais pas de père. Cela ne semblait pas avoir tant d'importance parce que je n'étais pas la seule dans ce cas – même si je pense que la plupart des autres enfants devaient savoir qui était leur père alors que j'ignorais tout du mien.

Je n'ai jamais rencontré mon père, et ma mère ne m'en a jamais parlé, sauf pour dire qu'il était parti avant ma naissance. Il ne savait peut-être pas que maman était enceinte et il n'a actuellement peut-être aucune idée qu'il a une fille de vingt et un ans. Je me demande parfois si les choses se seraient mieux passées, pour ma mère mais aussi pour moi, s'il était resté à proximité. D'un autre côté, je ne le souhaite pas vraiment, parce qu'il aurait pu

aggraver la situation, notamment si c'était un alcoolique ou un drogué comme la plupart des amis de maman de l'époque. De plus, l'expérience m'a prouvé qu'il n'est pas toujours bon d'obtenir ce que l'on souhaite.

Quand elle a rencontré mon père, maman vivait avec quelqu'un d'autre qui la jeta dehors lorsqu'il apprit qu'elle était enceinte. Elle alla s'installer chez sa mère et c'est là que je vécus, de ma naissance à mes deux ans.

Grand-mère avait une quarantaine d'années lorsqu'elle eut ma mère, et ma mère avait plus de trente ans lorsqu'elle me mit au monde, ce qui signifie que ma grand-mère avait largement dépassé les soixante-dix ans à ma naissance et qu'elle souffrait déjà de ce qui la tua lorsque j'avais cinq ans. Je n'ai pas de souvenir net d'elle. Je ne pense pas qu'elle ait joué un rôle très actif dans ces premières années, car elle était malade et elle ne s'entendait pas avec ma mère.

Ma seule autre parente proche était Cora, la cousine de maman, qui vivait dans un appartement de la maison voisine de celle de ma grand-mère. Cora souffre de dépression et a souvent du mal à faire face, mais elle a toujours travaillé dur et a relativement réussi. Heureusement pour ma mère et moi parce que, lorsque Grand-mère nous demanda de quitter sa maison, Cora nous laissa nous installer dans un appartement dont elle était propriétaire. Je ne sais pas où nous serions allées si elle ne nous avait pas aidées car, contrairement à sa cousine, maman n'a jamais travaillé ni possédé quoi que ce soit.

Dans notre famille, nous ne parlons jamais de rien d'important. J'ignore ce qui a causé les problèmes psychologiques de Cora ou pourquoi Grand-mère et

maman ne s'entendaient pas, ou encore pourquoi ma mère avait besoin pour affronter la réalité de se couper du monde dans le nuage de fumée du cannabis. Je sais en revanche que j'étais une enfant difficile. En tout cas, c'est ce que ma mère n'a cessé de me répéter. Je suppose que c'est vrai. Je mesure à quel point j'ai pu être insupportable par la suite, vraiment, mais, malgré tout, aucun enfant ne devrait entendre sans arrêt de tels reproches.

Grandir en sachant que votre mère déteste chaque minute de sa vie est suffisamment dur ; croire que tout est votre faute peut déclencher un cercle vicieux de stress et de comportements nocifs. Cela n'a certainement rien arrangé pour ma confiance et ma propre estime. Ne pas savoir décoder ou interpréter les expressions et le langage non verbal de mes interlocuteurs n'a fait qu'aggraver la situation. Enfant, cela signifiait que j'acceptais tout ce qu'on me disait comme la vérité. Cette propension à tout prendre au pied de la lettre peut s'avérer très perturbante à tout âge, mais imaginez ce que cela représente pour un enfant qui essaie de comprendre les mécanismes du monde ! Par conséquent, oui, j'étais une enfant difficile et je savais que j'étais la seule cause des insatisfactions, des déceptions et de la colère de ma mère. Pourquoi l'aurait-elle affirmé si cela n'avait pas été vrai ?

Par chance, lorsque nous quittâmes la maison de Grand-mère pour aller dans l'appartement qui possédait Cora, maman se lia avec un couple qui habitait l'appartement du dessous et qui aimait fumer de l'herbe

presque autant qu'elle. Pour moi, le point positif était qu'ils étaient ravis de l'aider à prendre soin de moi. Une personne qui est défoncée dès la première tasse de thé du matin jusqu'à l'heure où elle s'endort comme une masse, le soir, a effectivement besoin d'aide pour s'occuper d'un enfant de deux ans. Il s'avéra donc que trois fumeurs de hash valaient mieux qu'un seul.

Il ne fallut cependant pas longtemps pour que notre logis devienne le refuge des alcooliques, des drogués et des petits délinquants. Ma mère, qui avait grandi dans les années soixante et soixante-dix, voyait ça comme une sorte de merveilleuse communauté hippie. Certains aspects étaient peut-être merveilleux, mais ce n'était pas un environnement adéquat pour élever un enfant, et pour toutes sortes de raisons.

En dépit des obstacles et des risques potentiels, tout le monde se montrait gentil avec moi et, pendant ces années, personne ne m'a jamais maltraitée ou négligée. Les amis de maman étaient peut-être en train de provoquer des dégâts irréparables sur leur santé mentale et physique, mais ils restaient très pacifiques, très « *peace and love* ». L'atmosphère était donc plutôt détendue et les bagarres étaient rares, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre d'une telle concentration de gens dysfonctionnels et autodestructeurs vivant quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans une seule pièce.

Le nombre de personnes qui traînait toujours dans l'appartement avait également un côté positif dans la mesure où, lorsque ma mère était trop *stone* pour se souvenir qu'elle avait une fille, il y avait toujours quelqu'un qui avait les idées assez claires pour m'aider à faire ma toilette, me préparer une boisson dans la

cuisine ou m'emmener au McDo du coin pour m'acheter à manger.

Du peu que je sais de la vie de ma mère avant d'avoir été capable de constater les choses par moi-même, je pense qu'elle consommait déjà beaucoup de drogues au moment de ma naissance. Un jour, elle m'a affirmé qu'elle avait cessé de prendre du *speed* et de l'ecstasy quand elle était enceinte, mais qu'elle avait continué à fumer beaucoup. Je m'en suis souvenue récemment, en lisant un article à propos des effets de la consommation d'herbe pendant la grossesse sur le développement du cerveau du fœtus et les problèmes de comportement qui en découlent chez l'enfant. Je me demande ce que serait ma vie aujourd'hui si je n'avais pas grandi en étant persuadée que j'étais seule responsable de tous mes problèmes comportementaux, de la frustration et de la détresse qu'ils engendraient chez ma mère.

Au bout d'un moment, certains des copains de ma mère se tournèrent vers des drogues plus dures. Comme ils n'avaient pas d'argent pour payer leurs doses, ils devaient les voler. Ils se mirent à fréquenter des délinquants et des dealers qui avaient des raisons, uniquement vénales, de vouloir les rendre accros à des produits plus toxiques que le cannabis. Je pense aussi que c'est à ce moment-là que les choses prirent un tour plus tragique à l'appartement. Il y a certainement une période dont ma mère n'a jamais voulu parler. J'ai le souvenir très net d'avoir, à un très jeune âge, grimpé sur les genoux d'un type pour le réveiller et d'avoir entendu maman expliquer par la suite à quelqu'un qu'il avait fait une overdose et qu'il était mort dans son fauteuil.

Malgré ça, j'étais encore trop jeune pour comprendre, ce qui explique que je n'ai pas vraiment conscience des conséquences des éventuels mauvais souvenirs liés à cette époque. Je ne devais pas être si heureuse que ça, parce que je sais que j'ai fugué au moins une fois. J'avais apparemment réussi à traîner mon vélo dans l'escalier jusqu'à la rue, sans que personne ne s'en rende compte. Je suis allée jusqu'à l'épicerie du coin et je suis restée là pendant une heure entière avant que l'épicier, comprenant que personne ne viendrait me chercher, me ramène à la maison.

L'appartement se composait d'une chambre et d'un séjour à haut plafond qui était toujours envahi de gens en train de dormir, de fumer ou de boire. Personne ne se souciait de nettoyer, sauf peut-être pour laver une assiette ou une tasse quand on en avait besoin, ou pour gratter les résidus de vomi quand quelqu'un avait été malade dans un coin de la pièce. Comme je n'avais pas de lit, j'ai longtemps dormi dans un tiroir jusqu'à ce que je sois trop grande, puis dans le lit de maman ou sur le canapé, ou bien là où je me trouvais, entre les corps prostrés.

Je pensais que tout le monde vivait ainsi, cela me paraissait normal. Je ne connaissais rien d'autre et comme les amis de ma mère n'avaient pas d'enfant, je ne pouvais guère comparer leur vie à la mienne. À cette époque, je n'avais qu'une seule amie, Judy, une petite fille qui devait avoir onze ans quand j'en avais quatre, et qui vivait à quelques maisons de la mienne. Comme sa mère était toxicomane au dernier degré, ma vie me paraissait bien plus agréable que la sienne. Personne ne lui avait jamais accordé la moindre attention. Depuis la

naissance de sa petite sœur, c'est Judy qui s'en occupait, mais elle trouvait souvent le temps de jouer avec moi aussi.

Vers mes cinq ans, Cora en eut assez de voir son appartement réduit à un squat et annonça à maman qu'il lui faudrait trouver un autre logement. Comme celle-ci voyait depuis peu un type du nom de Dan, nous nous installâmes chez lui.

Le fait que ce Dan fut alcoolique aurait suffi à le rendre inapte à être le beau-père de n'importe quel enfant, mais il n'en prit pas moins la place du père que je n'avais pas, et il se montra toujours bon avec moi. (J'ai toujours parlé de lui comme de mon beau-père, bien que ma mère et lui ne se soient jamais mariés.) Malgré sa consommation d'alcool, il arrivait à trouver des jobs au noir, comme maçon et homme à tout faire, et ramenait au moins un peu d'argent à la maison.

Chez Dan, j'avais enfin mon propre lit, au sous-sol, mais, surtout, je faisais partie d'une fratrie : Dan avait deux filles de sept et huit ans, et trois garçons adolescents, mais seules les filles dormaient parfois sur place. Malgré ma difficulté à décoder les signes régissant les interactions sociales, je devinai dès le début que les enfants de Dan ne m'aimaient pas. Quand j'y repense, je suppose qu'ils avaient aussi leurs propres problèmes, ballottés qu'ils étaient d'un parent alcoolique à l'autre. J'ai donc dû leur donner l'impression d'être le coucou dans un nid déjà bien encombré. Mais j'étais trop jeune pour formuler tout ça. À l'époque, je croyais qu'ils m'en voulaient personnellement et qu'à cause de cela ils me poussaient dans l'escalier ou m'enveloppaient dans une

couverture pour s'asseoir sur ma tête jusqu'à ce que je sombre dans une hystérie provoquée par la suffocation. Mais quelles qu'aient été leurs raisons pour se moquer de moi et me tyranniser, j'étais une proie facile.

Lorsque Dan travaillait à l'extérieur, maman sortait aussi, me laissant à la maison aux « bons » soins des autres enfants qui, lorsqu'ils n'étaient pas en train de me tourmenter, m'emmenaient voler dans les magasins. Je suppose que tous les enfants cherchent à être appréciés mais moi, c'était à un point tel que cela me rendait extrêmement vulnérable. Ajoutez une crédulité et une naïveté hors-normes ainsi qu'une ignorance complète des relations sociales, et vous pouvez comprendre que j'étais comme de la pâte à modeler entre leurs mains.

Lorsque les adultes étaient de sortie et que mes demi-frères et sœurs m'entraînaient en ville, ma tâche consistait à distraire les vendeuses dans la boutique qu'ils avaient élue pour cible. Armée d'instructions précises et formée par de multiples répétitions, je devais lever les yeux vers le comptoir et déclarer, de ma voix la plus innocente et la plus douce : « Excusez-moi. Pouvez-vous m'aider ? Je voudrais acheter un cadeau pour ma maman. » Puis, tandis que la vendeuse se préoccupait de me venir en aide, mes demi-frères et demi-sœurs se servaient sur les rayonnages. Assez étonnamment, nous nous en sommes toujours tirés sans dommages, mais nos succès ont peut-être été dus davantage à l'exploitation de la bienveillance des gens, qui ne s'attendaient pas à être arnaqués par une fillette de cinq ans, qu'à nos compétences.

Les enfants de Dan étaient censés vivre avec leur mère, mais elle les laissait souvent chez leur père lorsqu'elle

en avait assez de s'occuper d'eux ou lorsqu'elle avait mieux à faire. Le fils aîné de Dan nous rendait également visite. J'aimais bien quand il venait parce que, contrairement à ses frères et sœurs, il était vraiment sympa avec moi et passait des heures à me coiffer ou à me vernir les ongles. Un jour, son père découvrit qu'il était gay et lui donna la raclée de sa vie. Il ne revint jamais.

Je me souviens d'une autre colère noire de mon beau-père, le jour où l'un de mes demi-frères essaya de me toucher « en bas ». J'avais six ans. Ma mère trouva ça drôle – elle ne se mettait en colère que lorsque quelqu'un ou quelque chose tentait de s'immiscer dans sa vie – mais mon beau-père partit en vrille. Je me souviens être assise dans la voiture de l'autre côté d'une maison entourée d'une clôture blanche, à regarder avec angoisse Dan et une femme hurler. Je pensais que c'était ma faute, sans comprendre pourquoi. Et malgré la terreur que m'inspira leur querelle (apparemment, c'était avec son ex-femme), j'étais également soulagée parce que j'avais l'impression que mon beau-père la rendait responsable de ce qui s'était passé.

Maintenant, je pense que, au moins à cette occasion, les deux parents étaient probablement tout aussi fautifs l'un que l'autre. L'ex-femme de Dan le poussait souvent dans ses retranchements à un point que ma mère n'aurait jamais osé atteindre. Par exemple, il lui arrivait de déposer les quatre plus jeunes chez nous pour le week-end avant de couper son téléphone et de ne pas donner de nouvelles pendant quinze jours. Lorsque j'y pense à présent, il n'est guère surprenant que ses enfants aient tous eu des comportements difficiles. Aucun enfant ne

devrait être traité comme le lot du jeu : « passer le paquet à d'autres ».

Après avoir vécu chez Dan un moment, nous nous installâmes dans une plus grande maison. Je suppose que Dan connaissait plus ou moins le propriétaire, peut-être par son travail, et surtout parce que la maison était si vieille et si délabrée qu'elle n'aurait probablement jamais pu être louée. Elle fut d'ailleurs démolie peu de temps après notre séjour, avec tout un lot d'autres maisons du quartier pour céder la place à des pavillons neufs. Alors, je peux dire que son destin était scellé avant notre arrivée.

Le pire dans cette maison était la salle de bains. Elle était au rez-de-chaussée, à côté de la cuisine, et le sol en béton brut s'arrêtait juste devant la baignoire, ce qui veut dire que les pieds de celle-ci reposaient sur la terre battue. Chaque fois qu'il pleuvait, l'eau remontait dans la terre et s'étendait sur le sol avec son épouvantable puanteur. La flaque allait jusqu'à la cuisine, où les espaces humides situés sous les meubles abritaient toute une population de limaces, d'escargots et de cloportes.

Il était étrange que maman ne s'en souciât pas, notamment quand on sait que, par la suite, lorsque nous changeâmes à nouveau de logement, elle devint obsédée par le ménage. Peut-être qu'une salle de bains inondée était alors le dernier de ses soucis comparé au fait de se retrouver avec quatre enfants dont elle ne voulait pas, en plus de celui qu'elle avait déjà.

Je n'ai pas de souvenir précis de la présence ou non de ma mère au cours de cette période de mon enfance. Je sais qu'elle continuait à fumer beaucoup d'herbe, et

elle devait être à la maison plus souvent que je ne me le rappelle, quelque part, fondue dans le chaos bruyant de toutes les vies qui s'agitaient autour d'elle. Ce dont je me souviens, c'est qu'elle ne cuisinait pas et que j'avais toujours faim. Elle n'aimait pas ça alors elle ne le faisait pas, même lorsque Dan partait travailler toute la journée et qu'elle restait avec cinq enfants à nourrir. Lorsque Dan était à la maison, il ne préparait que du porridge et des spaghettis bolognaise. La plupart du temps, nous mangions des plats à emporter.

Au bout de quelques mois dans la maison à la salle de bains au sol boueux, l'alcoolisme de Dan prit une mauvaise tournure. Même lorsqu'il travaillait, il avait certainement du mal à payer les factures pour tout le monde, sans parler de ce qu'il dépensait en alcool pour lui et en herbe pour maman et lui. Les choses ne s'arrangèrent pas lorsqu'il commença à se présenter ivre au boulot, à neuf heures. Au départ, on le renvoyait simplement chez lui, mais il finit par cesser de travailler et se mit à passer ses journées dans le parc, assis à boire avec les autres alcooliques qui venaient attendre la fin de la journée.

Un jour, les enfants de Dan disparurent. Je ne sais pas ce qu'il leur est arrivé : ils étaient là, à me martyriser ou à me tolérer, et, la minute d'après, ils n'étaient plus là. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'appris qu'ils avaient été placés. Apparemment, après m'avoir utilisée pour détourner l'attention lors de leurs exploits, les deux garçons s'étaient lancés dans des formes plus graves de délinquance. Puis l'une de mes demi-sœurs contracta une infection et fut emmenée à l'hôpital où on la déclara « en danger ».

À cette époque, il y avait beaucoup de choses qui n'avaient aucun sens pour moi. Il y a encore aujourd'hui beaucoup de choses qui n'ont aucun sens, mais, je crois qu'il aurait été préférable que l'on m'explique alors ce que je ne comprenais pas. Par exemple, je ne savais pas ce que voulait dire « être placé » et il aurait suffi qu'on me décrive la situation pour que je la comprenne. Dans tous les cas, la disparition soudaine et incompréhensible de mes quatre demi-frères et sœurs ne fut que l'un des nombreux incidents qui me rendirent encore plus vulnérable et angoissée dans ma jeune vie.

Heureusement – peut-être – j'avais toujours réussi à échapper aux services sociaux. Je pense qu'il y a deux explications à cela : d'abord parce que ma mère a toujours fait en sorte que je ne m'approche pas d'un hôpital, mais aussi parce que j'étais toujours propre et relativement bien habillée, avec des vêtements d'occasion qui étaient miteux mais qui correspondaient à mon âge. Tant que je n'étais pas sale, mal nourrie ou trop maigre, les travailleurs sociaux concluaient que ma mère s'occupait correctement de sa fille. Par ailleurs, ma mère avait elle-même été placée dans son enfance et elle refusait absolument que j'endure ce qu'elle avait enduré, même si je ne sais pas exactement ce qu'elle a vécu.

Vous ne pouvez pas accuser les travailleurs sociaux de se laisser berner et de ne pas chercher à gratter un peu plus loin que la surface. À l'époque, ils devaient traiter les cas d'innombrables enfants qui étaient bien plus en danger et avaient besoin de bien plus d'attention que moi. En outre, je pense que, notamment par la suite, ils

éprouvèrent de la compassion pour une mère qui devait gérer une fille aussi difficile et épuisante.

Finalement, comme on pouvait s'y attendre, l'alcool eut raison de Dan qui partit. Lorsqu'il quitta la maison au sol boueux, je pris la petite chambre sous les toits mais, comme il n'y avait pas d'autre lit, je dormais avec ma mère. Au bout d'un moment, maman loua la chambre à toute une série de locataires qui semblèrent aller et venir sans incident, nous fournissant un petit revenu pour un minimum de soucis.

C'était la première fois que nous nous retrouvions toutes les deux, mais elle était toujours si occupée qu'elle n'avait guère le temps de s'intéresser à moi. Moi, je détestais rester seule. J'étais plus ou moins obligée de me rapprocher des enfants du voisinage mais, si je fréquentais déjà l'école, je n'avais absolument aucune idée de la manière dont il fallait s'y prendre pour entrer en relation avec d'autres enfants. J'avais pratiquement été élevée comme un enfant sauvage : du moment que je n'embêtais pas ma mère, je pouvais faire pratiquement tout ce que je voulais. Or, tout ce que je voulais, c'était avoir un ami. Cependant, il est bien difficile de se faire des amis lorsque vous n'avez aucune idée de la façon de nouer des liens.

L'un des aspects difficiles dans mes relations avec les autres était la contradiction totale entre ce que les enfants faisaient et ce qu'ils disaient. Parce que je n'étais pas capable d'interpréter leur langage corporel et que je prenais tout pour argent comptant, les sarcasmes n'avaient aucun effet sur moi. Et parce que je ne comprenais pas les réactions des gens, je n'apprenais rien à leur sujet. Alors, lorsque les gosses étaient méchants,

je restais interloquée et blessée, et je revenais le jour suivant pour faire les mêmes erreurs encore et encore.

Après quelques faux départs, je me fis tout de même un ami. C'était un garçon qui habitait dans notre rue et, même s'il se moquait de moi et me bousculait chaque fois qu'il me croisait, je ne cessais de retourner vers lui et de le suivre partout. Un jour, il me poussa dans des buissons d'orties et je courus jusqu'à la maison en pleurant, toutes les parties exposées de mon corps rouges de plaques. Le lendemain, je n'en retournais pas moins vers lui et, cette fois, il me laissa le suivre. Il avait dû penser que j'avais un certain courage et avait décidé de me donner une chance. Mais ce n'était pas le courage qui m'avait incitée à retourner vers lui : la manière dont il me traitait était celle dont mes demi-frères m'avaient traitée, et je ne m'attendais donc à rien de mieux. De plus, étant absolument déterminée à me faire un ami, je préférais suivre quiconque me tolérait, plutôt que de n'avoir personne. Alors, avoir le droit de le suivre était mieux que tout ce que je pouvais espérer.

Pendant quelque temps, je fus donc heureuse d'être « celle qui suit ». C'était certainement plus agréable que ce que je subissais à l'école.